

En guise d'éditorial

Le pèlerinage de Santa-Cruz

Avec les beaux jours approche la date du pèlerinage annuel auprès de notre Vierge de Santa-Cruz à Nîmes. Malheureusement, à l'heure où nous bouclons ce numéro, nous apprenons que notre rassemblement traditionnel n'aura pas lieu cette année en raison de l'épidémie de coronavirus...

Pour nous donner un peu de courage en cette période difficile, remontons le temps avec un texte écrit en 1986 par Geneviève de Ternant. Le temps passe, nos rangs sont chaque année plus clairsemés, et l'importance de la transmission de notre mémoire est aujourd'hui au cœur des préoccupations de beaucoup d'entre nous. Faisons donc le vœu que malgré les épreuves, notre rassemblement perdure encore longtemps et que nos enfants et nos descendants maintiennent vive la flamme de nos traditions.

Les descendants des tribus indiennes des États-Unis, décimées par l'homme blanc - par les armes ou la maladie - enfermés dans les réserves, souvent d'ailleurs à leur demande et pour se protéger, ou intégrés dans l'économie générale du pays, cherchent à retrouver leurs racines et au moins une fois par an se réunissent, se couvrent le chef de plumes, chaussent les mocassins et dansent et chantent sur les rythmes ancestraux. Les différences sociales gommées, le PDG ou l'ouvrier, venus de fort loin avec famille et bagages, oublient durant quelques heures le rouleau compresseur de l'histoire passé sur leur peuple. Bien au-delà du folklore, ils chantent, ils dansent et recréent une très ancienne fraternité.

De même, notre peuple français d'Algérie déraciné se retrouve une fois par an à Nîmes-Courbessac et dans l'accent retrouvé reconstitue sa fraternité laminée. Beaucoup sont chrétiens et trouvent dans la procession de Notre-Dame de Santa-Cruz et dans la messe à la Basilique le but de leur pèlerinage. Mais, parmi

eux, bien peu sont pratiquants le reste de l'année. Et dans la foule, on trouve beaucoup de juifs et d'arabes pour lesquels Myriam ou Lalla Meriem est bien la mère d'un prophète mais ne justifie certainement pas le déplacement. Non, cette foule vient une fois par an chercher ses racines dans la chaleur des amis retrouvés sous les pancartes qui groupent les anciens des villages et des quartiers, dans l'odeur des brochettes et des merguez qui chez nous, sur les places, dans les tièdes soirées du printemps algérien accompagnaient la khémia et l'anisette, et surtout donnaient leur chaleur à l'amitié des groupes qui devisaient sur le pas des portes et autour du kiosque à musique.

Là-bas, tout le monde se connaissait. À Nîmes, on se reconnaît avec quelques rides en plus, l'époux ou l'épouse « patos » et les enfants, un peu affolés et déjà un

peu étrangers, puisqu'on leur dit : « Ah ! Si tu avais vu chez nous ! Tu peux pas savoir ! »

Pourtant, en chacun de nous veille l'espoir de transmettre aux jeunes générations un peu de ce qui faisait notre identité, notre patrimoine réel au-delà des apparences folkloriques et cela qui est inscrit dans nos gènes et que les enfants charrient et transmettront, c'est notre nature profonde, celle qui a fait en cent trente ans une seule race, un vrai peuple ; et c'est pour cela que le pèlerinage de l'Ascension est devenu le premier rassemblement annuel dans un lieu marial. Et si je vois là l'intercession de Notre-Dame de Santa-Cruz, notre Vierge tutélaire même l'incroyant ne me contredira pas, s'il est venu à Nîmes-Courbessac, s'il a vu cet improbable concours de foule chaque année plus nombreuse, les cars envahissant les parkings, les innombrables voitures sur des kilomètres de route et les gens joyeux mais la larme à l'œil, et cela de plus en plus et depuis des années.

Le mot qui revient le plus souvent aux lèvres est : « Incroyable ! » et c'est vraiment incroyable puisque c'est miraculeux.

De nombreuses amicales réunissent des anciens de villages ou de quartiers ou des sportifs, ou d'anciens élèves d'écoles, de lycées, de collèges et beaucoup font des distances considérables pour se retrouver le temps d'un repas ou d'un jour avec ses pairs, mais le rassemblement de Nîmes, c'est autre chose et davantage, c'est le jour où nous coiffons nos invisibles plumes et chaussons symboliquement nos mocassins pour retrouver la fraternité des grands ancêtres, car les Pieds-Noirs, auxquels on a donné le nom d'une tribu indienne, sont devenus les Indiens de la France.

Saurons-nous nous garder ? Saurons-nous sauvegarder ce qui, pour les gens extérieurs semble inutile et qui pour nous est l'essentiel, c'est-à-dire notre essence même ?

Vierge de Santa-Cruz, Nîmes, 2012

